Laurent Seksik

Le cas Eduard Einstein

roman

Flammarion

rentrée littéraire

« Les gens prétendent que je suis fou.
Je suis le fils d'Einstein. »

Extrait de la publication

Le cas Eduard Einstein

Laurent Seksik

« Mon fils est le seul problème qui demeure sans solution », écrit Albert Einstein en exil. Eduard a vingt ans au début des années 1930 quand sa mère, Mileva, le conduit à l'asile. Le fils d'Einstein finira ses jours parmi les fous, délaissé de tous, dans le plus total dénuement.
Trois destins s'entrecroisent dans ce roman, sur fond de tragédie du siècle et d'épopée d'un géant. Laurent Seksik dévoile un drame de l'intime où résonnent la douleur d'une mère, les faiblesses des grands hommes et la voix du fils oublié.

Écrivain et médecin, Laurent Seksik est l'auteur de six romans dont Les derniers jours de Stefan Zweig *traduit dans quinze langues et qui a connu un grand succès.*

Flammarion

13-VIII Portrait de Laurent Seksik par David Ignaszewski / koboy © Flammarion

Le cas Eduard Einstein

Extrait de la publication

Du même auteur

Romans
Les Mauvaises Pensées, JC Lattès, 1999 ; Pocket (Prix Wiso)
La Folle Histoire, JC Lattès, 2003 ; J'ai Lu (Prix Littré)
La Consultation, JC Lattès, 2005 ; Pocket.
Les Dernières Jours de Stefan Zweig, Flammarion, 2010, J'ai Lu (Prix Baie des Anges)
La Légende des fils, Flammarion, 2011.

Biographie
Albert Einstein, Gallimard Folio Biographies, 2008.

Théâtre
Les Derniers Jours de Stefan Zweig, Flammarion, 2012.

Laurent Seksik

Le cas Eduard Einstein

roman

Flammarion

© Flammarion, 2013.
ISBN : 978-2-0812-4857-1

À ma femme

Extrait de la publication

Extrait de la publication

Burghölzli – Alexanderplatz

1

La lourde porte se ferme dans un grincement. Le bâtiment semble plus imposant, vu du dehors, son toit détaché dans le ciel de novembre. Elle est prise de vertige. Elle craint de s'évanouir. Elle se remémore la méthode conseillée par son médecin lorsqu'une telle sensation l'envahit. Se concentrer sur un point au-devant, respirer profondément. Elle croit en la médecine. Même si ce matin sa confiance est mise à mal. Est-ce la science qui opère au-delà de ces murs ? On dirait plutôt que le diable a pris possession de l'âme de son fils.

L'infirmier qui l'a raccompagnée sur le perron a patiemment écouté son récit. Elle a, une nouvelle fois, rapporté les événements qui l'ont conduite en ce lieu. Elle n'a omis aucun détail. Tout semblait important et pouvait être utile. L'infirmier lui a parlé avec bienveillance. « N'ayez aucun regret, madame Einstein. Vous avez eu raison de venir ici. Le bien de nos proches nécessite parfois d'aller à l'encontre de leur volonté. Et puis, gardez espoir. Nous sommes en

Extrait de la publication

1930. La science accomplit des progrès fulgurants. Ce n'est pas à vous, chère madame, que je l'apprendrai. Ne soyez pas inquiète, nous veillons. Au revoir, madame Einstein. »

À l'instant où la porte se fermait, elle a interposé son pied. L'homme a jeté un regard noir. Il a demandé d'un ton sec de ne pas rendre les choses plus difficiles. Elle a obtempéré.

Maintenant elle se retrouve seule, face à l'édifice. Elle devrait sans doute se résigner à quitter la place. Elle en a assez entendu et elle en a trop vu. Elle ne parvient pas à faire un pas. Elle regarde autour d'elle en quête d'une de ses semblables. Une autre femme, impatiente de savoir comment se porte son fils, quand elle pourrait le voir. Mais personne n'attend devant le bâtiment. Ça ne doit pas être l'heure.

Jusqu'alors, elle n'avait pas pleuré. Elle n'était pas encline à la tristesse. Seule la peur occupait ses pensées, une frayeur immense, une terreur de mère. Désormais le désespoir a remplacé la crainte. Elle sanglote tout bas. Les heures qu'elle vient de vivre charrient toutes ses larmes. Elle revoit les visages livides et tordus de souffrance. Elle entend les cris de révolte et d'angoisse. Le destin a parlé. Son existence a basculé. La vie l'a prise en haine et lui a dérobé ce qui faisait sa joie.

Elle se rend soudain compte qu'elle doit aviser le médecin de quelque chose d'essentiel. Elle appuie sur la sonnette. Pourquoi n'y a-t-elle pas songé plus tôt ? Eduard a besoin de douze heures de sommeil. Quelles que soient les circonstances. Le médecin doit

Extrait de la publication

savoir. La question est vitale. À la maison, elle prépare les tisanes, prodigue les mots de réconfort. Elle est la sentinelle de la nuit. Ici, les médecins lui ont refusé le droit de dormir auprès de son fils. Un matelas à même le sol aurait fait l'affaire. Cet enfant a besoin de sa mère. Son frère Hans-Albert a un caractère différent, indépendant et fort. Eduard est si fragile. Il est resté le petit garçon qu'elle promenait jadis, sur les rives de la Limmat. Le mouvement de la poussette le berçait. Il souriait aux anges. Son visage n'a pas vraiment changé. Sinon cette impression d'étrangeté qui s'affiche désormais au coin des lèvres. Et ses grands yeux clairs toujours perdus dans le vide.

Elle aurait consenti à une simple couverture jetée par terre. L'essentiel était qu'Eduard sente sa présence. Un rien peut le briser. La moindre remarque est vue comme une offense. Elle seule console du désespoir et délivre du mal. Rien de ce qui le concerne n'a de secrets pour elle. Hélas, depuis quelques semaines, elle ne parvient plus à maîtriser le feu de la colère.

Quelqu'un l'a entendue, voilà, la porte s'ouvre. Un homme à la blouse bleue un peu froissée se poste devant elle.

« J'ai quelque chose d'important à dire au docteur Minkel.

— Le docteur est en consultation.

— Je lui ai parlé il y a quelques instants.

— Croyez-vous qu'il flâne dans les jardins du Burghölzli ? Je vous dis qu'il consulte !

Extrait de la publication

— Pourriez-vous lui laisser un message ? C'est pour mon fils, Eduard Einstein, chambre 109.

— Je sais.

— Vous… savez ?

— Le fils d'Einstein est dans nos murs. La nouvelle a déjà dû faire le tour de Zurich. Les gens sont mauvaises langues.

— Mon fils n'a rien fait de répréhensible.

— On voit le mal partout.

— Eduard souffre, c'est tout !

— De nos jours, certaines souffrances ont mauvaise réputation.

— Que voulez-vous dire ?

— Vous aurez tout le temps de comprendre. Allez, racontez-moi ce que vous avez de si capital à apprendre au docteur Minkel. »

Elle explique la nécessité de douze heures de sommeil, souligne l'importance de la chose. L'homme écoute, acquiesce, promet qu'il transmettra, tend la main, salue et referme la porte.

Elle contemple face à elle les toits de Zurich, le lac en contrebas, le sommet enneigé des montagnes au loin. D'ordinaire ce spectacle l'envoûte. Aujourd'hui le ciel est gris, porteur d'orage. Un voile de brouillard recouvre la ville. L'église qui jouxte la maison pointe son clocher dans la brume. L'endroit si familier lui semble inaccessible.

Elle est transie de froid. Elle ne sent plus ses doigts. Elle emprunte la rue qui descend vers la ville. Une fine couche de neige recouvre le pavé. Elle

manque de trébucher à chaque pas. Elle en regretterait l'ambulance qui l'a conduite à l'aller. Elle se promet de ne pas se retourner. Elle se parjure tous les dix pas. Son regard vient se perdre au milieu des innombrables fenêtres du Burghölzli. L'édifice semble occuper toute la colline, écraser l'horizon. Le lieu est censé donner asile aux âmes en détresse. Elle se remémore les cris des voix désolées, les affreux rires en cascade. Elle revoit son fils parmi les silhouettes maigres, figées ou balançant sur place. Ces hommes ont tout oublié de la douceur de vivre. Plus rien ne les atteint, ni injonctions ni coups. Un mépris sauvage se peint sur leur visage. Cette haine n'est rien en regard des peurs qui meurtrissent leur cœur comme un papier qu'on froisse.

Elle aurait préféré prendre la place d'Eduard. Elle, la prisonnière, et lui, un homme libre. Lui dévalant la route et elle qu'on enferme. Il courrait à en perdre haleine. Tout au bas de la rue, il ne songerait déjà plus au mal qui a frappé sa mère. Il apercevrait le lac au loin, aurait envie de flâner sur la rive. Il songerait à sa mère, serait triste un instant. Une fille lui sourirait, il oublierait sa peine. Il rencontrerait un ami qui lui proposerait de faire un tour sur son voilier. Il partirait naviguer. Il s'étourdirait sous le vent.

Le sort en a décidé autrement. Il faut que ce soit elle à l'air libre, et Eduard qu'on enferme.

Le chemin du retour lui paraît terriblement long. Ses sabots en bois compensé censés corriger sa boiterie ravivent sa douleur à la hanche. « Laissez le pied

Extrait de la publication

se faire à la semelle, a expliqué le cordonnier. Un jour vous gambaderez. » Elle ignore ce que gambader signifie. Depuis l'enfance, le simple fait de marcher constitue une épreuve. Ses amies prenaient des leçons de danse, étudiaient des chorégraphies, parlaient mousselines, tarlatanes et tutus. Elle, sa hanche malade l'empêchait de courir. Les moqueries, les surnoms pleuvaient. Elle était la boiteuse, l'éclopée, la sorcière. Une anecdote de ses vingt ans lui revient à l'esprit. Un camarade d'Einstein, surpris que le jeune homme puisse s'intéresser à elle, lui fit remarquer son infirmité. Albert répondit : « Je ne vois pas ce dont tu parles. Mileva a une voix si charmante. » Un jour, des années plus tard, Einstein a recouvré la vue.

Elle boite. Dans son esprit, elle rampe. Elle a rampé sur les trottoirs de Prague, sur les boulevards de Berlin, toujours dans l'ombre de son mari. À Zurich, depuis qu'elle vit seule, ce sentiment a fini par passer. Il resurgit aujourd'hui.

Elle reconnaît, au carrefour, le visage de Rudzica. Rudzica était sa voisine à la pension Engelbrecht, trente ans auparavant, à la fin du siècle passé. Après ses études, Rudzica s'était installée à Genève. Ses cheveux sont maintenant coupés court, ils ont perdu de leur blondeur. Mais Rudzica a gardé intacte son allure, ce qui faisait sa grâce. Elle porte une robe ravissante. Son visage irradie de joie. Pense-t-elle à ses enfants ou bien à son mari, rêve-t-elle du dîner auquel elle est conviée ? Ou bien, tout simplement, marche-t-elle insouciante et sans songer à rien ?

Burghölzli – Alexanderplatz

La pension Engelbrecht était située au numéro 50 de la Plattenstrasse. Rudzica et deux autres jeunes filles occupaient la grande pièce du troisième étage quand elle logeait, seule, dans une petite chambre sous le toit. Monter les escaliers lui coûtait. Mais les soirées passées en compagnie des trois filles faisaient oublier son mal. Elle avait remarqué à un je-ne-sais-quoi dans le regard de ses amies qu'on l'entendait toujours venir, trahie par le bruit de sa démarche. Elle avait décidé de se déchausser au bas de l'escalier, gravissait les marches pieds nus puis se rechaussait. Un jour, Rudzica l'avait surprise, ses chaussures à la main. Leurs regards s'étaient croisés. Rudzica avait toujours gardé le silence.

Tant de temps a passé depuis cette année 1899. Elle peine à croire que ce long défilé de semaines et de mois aura été sa vie.

Rudzica se retourne. L'a-t-elle reconnue ? Elle a tellement vieilli. Elle ne veut pas parler à son amie d'antan. Elle ne veut rien dévoiler de son drame. Elle ne veut pas entendre Rudzica faire le récit de sa vie. Je me suis mariée, tu sais, avec cet étudiant de quatrième année qui nous tournait autour. Nous vivons à Genève avec nos trois enfants. Et toi, que deviens-tu ? J'ai appris ton divorce. Je revois encore Albert venir à la pension, jouer du violon, monter jusqu'à ta chambre. Qui aurait pu croire que nous avions affaire au grand génie du siècle ? Et c'est toi qu'il a choisie, ma petite Mileva. Tu sais, les hommes changent. Gloire ou pas, ils sont tous pareils. As-tu refait ta vie ? Es-tu heureuse au moins ?

Le cas Eduard Einstein

Elle redoute la rencontre. Elle voudrait se cacher le visage. Se fondre dans le paysage. Que Rudzica ne voit pas la robe enfilée en vitesse en partant cette nuit. Cette robe est fripée, elle l'a achetée chez Bernitz. Vous faites une affaire, avait dit la vendeuse. Les deux pour le prix d'une. Deux robes presque identiques, à carreaux bleus ou verts, remontant jusqu'au cou, tombant au-dessous des genoux. Rudzica semble vêtue d'une robe de tulle.

Tout plutôt que d'entendre son amie raviver le temps de la pension Engelbrecht. Te souviens-tu des batailles de coussins ? Et cette nuit ou Héléna avait ramené une bouteille de vodka ! Jamais aucune d'entre nous n'avait goûté d'alcool. Nous détestions le goût et nous nous sommes forcées à finir la bouteille. Et lorsque Mme Bark est entrée, ses cris de colère résonnent encore à mes oreilles. Privées de sortie pendant un mois. C'était la belle époque !

Elle songe à courir vers Rudzica. Elle voudrait se jeter dans ses bras et se blottir contre elle, pleurer sur son épaule, confier ce qu'elle a vu. Rudzica, quel miracle de te croiser ici ! Je reviens d'un endroit dont tu n'as pas idée. C'est le royaume des âmes perdues. Non, je ne suis pas folle. J'ai vu de mes yeux ce qu'était la folie. Ce lieu de perdition est juste devant toi, regarde, en haut de la colline, l'immense bâtisse. C'est l'endroit dont je parle. Où l'on enferme et où l'on frappe. Dans notre bonne ville, près de là où nous allions jouer. Et veux-tu savoir ce que je faisais en ce lieu maudit ? J'allais conduire mon fils.

Extrait de la publication

Burghölzli – Alexanderplatz

Un autocar descend la rue et tourne devant elle. Le véhicule masque un instant la silhouette de son amie. Lorsque le bus a dépassé le carrefour, Rudzica n'est plus visible. La rue est à nouveau déserte.

Elle se sent épuisée. Elle aimerait bien s'asseoir. Elle a besoin de forces pour rentrer chez elle. Elle ne voit nulle part où se reposer, elle n'a personne vers qui se tourner.

Les gens qui me connaissent vous diront que je suis fou. N'en croyez rien. Le propre des fous est d'ignorer qui ils sont. Je suis le fils d'Einstein. J'imagine le doute dans votre esprit. Le fils d'Einstein ? ! C'est inscrit sur mon passeport. Eine Stein, en un mot. Eduard de son prénom, né à Zurich, le 23 juillet 1910. Menez votre enquête. Je suis de notoriété publique.

Ma mère prétend que je suis le portrait craché de mon père. Elle évoque une lueur d'intelligence dans le regard. Si je possédais un brin de malice, cela se saurait. Ou ai-je perdu cette qualité en grandissant ? Depuis peu, certaines de mes facultés m'échappent. N'est-ce pas la raison de votre présence ici ? Ou êtes-vous là seulement pour entendre parler de mon père et salir sa mémoire ?

Quant à la question de mon identité, il est bon de préciser, en ce début troublé des années trente, que, contrairement à ce que mon patronyme laisse entendre, je ne suis pas juif. Qu'on le dise haut et

Extrait de la publication

fort, Eduard Einstein est chrétien orthodoxe, baptisé le 4 juin 1912 dans la bonne ville de Novi Sad, en Serbie ! Je dispose de tous les documents nécessaires.

Les tourments que j'inflige à ma mère remontent au jour de ma naissance. Maman me l'a souvent répété, l'accouchement fut un vrai calvaire. Les adultes parlent à tort et à travers sans imaginer la portée de leurs actes. À entendre maman, il aurait été préférable que je ne vienne pas au monde. Que serais-je devenu ?

La délivrance fut, paraît-il, une terrible épreuve. Le bassin de ma mère était trop étroit pour la grosseur de mon crâne. Les hanches sont le point faible de la famille Maric. On boite de génération en génération. La hanche se luxe dans l'enfance. Ensuite, on marche sur la tête. La malédiction frappe un grand nombre de Serbes de la région de Novi Sad. J'ai échappé à cette infirmité. Je mesure ma chance.

Ma mère boite depuis toujours. Gamine, on se moquait d'elle. Vous connaissez les enfants. On prétend qu'ils sont plus cruels que les adultes. Mais ce sont les adultes qui parlent ainsi.

Lorsqu'on me demande ce qui m'amène dans ce lieu, à vingt ans, je retourne la question. Pensez-vous que je sois capable d'avoir battu ma mère ? Je suis un garçon calme, taciturne de nature et bien incapable de lever la main sur quiconque, a fortiori sur celle qui m'a mis au monde dans d'horribles circonstances. Maman prend soin de moi, seule, depuis tant d'années, il faudrait être ingrat. Pourtant, si ma mère l'affirme, je ne la contredirai pas. J'ai perdu

récemment la maîtrise de mes gestes. Dans un instant d'égarement, ma main a peut-être giflé son doux visage ? Je demande pardon dans ce cas regrettable.

Suis-je bien le genre de la maison ? Ici, on me traite comme un demeuré. Je suis tout sauf inculte. J'ai lu dans ma jeunesse toute la bibliothèque de mon père. J'ai avalé Schopenhauer et Kant, Nietzsche et Platon. J'ai dévoré Thomas Mann. À six ans, je lisais Shakespeare. Vous avez peine à me croire ? « Un haut degré d'ambition change des gens raisonnables en fous qui déraisonnent. » Qui a dit ça ? Kant l'a dit.

Et par-dessus tout, j'ai lu Freud. Tout Freud. Malgré les apparences, je suis en première année de médecine. La faculté de Zurich est une des meilleures d'Europe. Je reste dans ma chambre à étudier, des semaines entières sans mettre le nez dehors. Mon père me recommande de prendre l'air. C'est commode pour lui. Moi, j'ai besoin de beaucoup travailler. Je ne suis pas Einstein.

Et savez-vous vers quelle spécialité je compte m'orienter ? Vous êtes sur la voie. Je rêve d'être psychiatre ! Finalement, je crois avoir pris le meilleur raccourci : je suis entré à la clinique par la grande porte.

Je sais que Jung était assistant à votre place. Ou était-ce la mienne ? Nous échangerons plus tard. Ces temps-ci, ma pensée n'est plus en conformité. Mes actes se dérobent à ma volonté. Dans mon cerveau éclosent toutes sortes de choses. On dirait que je mue. À vingt ans ! La nuit, je ne dors pas. Le jour

Extrait de la publication

est pire encore. Lorsque j'ouvre les yeux, les objets se déplacent, prennent de drôles de formes. Plus rien n'est solide, rien ne possède d'angle. Des visages grimaçants se fondent sur le mur. On frappe à la porte, et quand j'ouvre : personne ! Il y a aussi ces voix qui murmurent à mon oreille des paroles que maman n'entend pas. Je me demande si elle ne devient pas sourde avec l'âge.

J'ai d'autres éléments à signaler, de petits riens sans importance.

La semaine dernière, j'ai vu un chat pénétrer dans ma chambre, affirmer que j'étais beau. Maman m'a certifié le contraire.

Le surlendemain, une femme sans tête s'est glissée dans mon lit, a plongé sous les draps en tenant des propos scabreux et avalé mon sexe dans son bas-ventre. C'est une sensation que je ne souhaite à personne.

Début septembre, une foule gigantesque s'est massée sous ma fenêtre en agitant des fourches sur lesquelles était plantée la tête de mon père.

Dans la nuit du 12, j'ai avalé un essaim d'abeilles, du miel m'en est sorti par les oreilles.

Par bonheur, finalement, les voix se sont apaisées. Les foules se sont tues. Les abeilles ont migré. Les intrus sont allés frapper à d'autres portes que la mienne. Le chat n'est pas revenu. Prévenez-moi si vous le croisez. Un gros chat au pelage blanc, qui vous parle avec un air doux.

Je vais vous poser une question, vous qui croyez tout savoir. Supposons que, me trouvant devant la

Extrait de la publication

fenêtre d'un wagon d'un train en marche, je laisse tomber une pierre. Les lieux que parcourt la pierre sont-ils situés sur une droite ou suivent-ils une parabole ?… Vous faites moins le malin !

Je suis ici depuis plusieurs heures et nul, à part ma mère et vous, n'est encore venu me voir. Le règlement interdit-il les visites ? A-t-on songé à prévenir mes proches ? Ma mère a peut-être quelques raisons de ne pas rester auprès de moi. Je n'ai pas été aimable avec elle et cela constitue peut-être une des causes de ma présence ici. Mais mon père pourrait faire le déplacement. Berlin n'est pas à l'autre bout du monde. Je vous communiquerai son numéro de téléphone quand les nombres ne s'emmêleront plus dans mon esprit. Envoyez donc un télégramme. Albert Einstein, 5, Haberlandstrasse, Berlin.

Peut-être ne me croyez-vous toujours pas ? Peut-être que de nombreuses personnes se présentent en ce lieu en affirmant être le fils d'Einstein. Je ne leur jetterai pas la pierre. Porter un illustre patronyme peut être considéré comme une chance. On croit que la gloire rejaillira sur soi. On se trompe lourdement. Le nom d'Einstein est une charge pour le commun des mortels. Une seule personne possède les épaules assez solides pour supporter un tel fardeau : mon père. Ni mon frère ni moi n'avons la stature. Voilà la cause de mes tracas si c'est ce que vous cherchez.

Quand d'autres prétendants au titre de fils d'Einstein se présenteront ici, je veux bien leur parler. Je révélerai le prix à payer. Je montrerai la facture. Plus jamais ils ne se targueront de se

nommer ainsi. Quant à ceux qui se prennent pour Napoléon, débrouillez-vous sans moi.

Tout à fait entre nous, je porterais volontiers le nom de ma mère. Je n'en serais sans doute pas là. Hélas, il n'est pas facile de remonter le temps. Mon père a déjà étudié la question. Je ne marcherai pas sur ses plates-bandes.

Allez, je vous donne la réponse sur le problème de la pierre et du wagon. Je vois la pierre tomber de façon rectiligne. Le piéton observe une parabole. Il n'y a pas de vérité en soi. Votre réalité n'est pas la mienne. Prenez-en de la graine.

Après tout, qui me dit que vous êtes docteur ? L'endroit doit attirer les affabulateurs. J'apprendrai pourquoi vous êtes ici. On ne choisit pas une telle profession par hasard. Quelqu'un doit vous clocher dans la tête.

Ah, je peux vous révéler autre chose. J'écris. Des poèmes. Innombrables. Inspiré de ma passion pour Heine, Kleist et Victor Hugo. Ma mère les conserve tous. Mon père rechigne à les lire. Je vous récite le dernier que j'ai écrit.

Chant de la maladie mentale

Dieu le Père et le Fils !
Aujourd'hui le psychiatre
Cette fonction

Le mal-être du corps
Tu cherches à surmonter

Le cas Eduard Einstein

Mais la psyché d'elle-même
Un jour s'en va sombrer
Alors, ne réfléchissant pas plus longtemps
Car c'est une douleur trop grande,
Tu te précipites dans le pays des rêves
Ou tu tires directement ton cœur.

Si vous n'appréciez pas, gardez-le pour vous.

Laissez-moi vous parler d'un autre membre de la famille. Pas mon frère Hans Albert sur lequel aucun mystère ne plane et qui prétend avoir réussi dans la vie en dépit des risques encourus. Non, c'est une personnalité plus secrète qui vit dans la clandestinité et que j'abrite en quelque sorte. Une fille, je n'ai pas honte de le dire, parce que vous avez l'air compatissant pour quelqu'un d'intelligent. Cette jeune femme a des problèmes d'élocution et se met à parler par ma bouche. Elle me mène par le bout du nez. Elle me fait taire, tient des propos que ma morale réprouve. Ses pensées sont malsaines. Elle m'ordonne d'aller dans la chambre de ma mère pour revêtir des robes. Elle préfère celle à carreaux verts que je trouve plutôt triste. Un jour, ma mère m'a surpris dans cet accoutrement. Aussitôt que maman a paru, la femme en moi a disparu. N'y a-t-il pas de place pour un tempérament féminin en présence de ma mère ? Vous donnerez votre avis de professionnel. Maman ne m'a pas grondé, ni n'a émis un quelconque reproche sur le fait que les volants n'étaient plus à la mode en 1930. Ces temps-ci, rien ne semble l'étonner. Elle montre des égards. Elle ne m'accable plus

de reproches. Elle a compris que les réprimandes n'étaient pas une solution dans mon cas. Elle a simplement posé une question qui continue de m'intriguer : elle m'a demandé si je savais quelque chose. Je lui ai répondu « rien ». Ce qui est la stricte vérité. Elle avait l'air soulagée. Elle m'a expliqué que de telles pratiques n'étaient pas très convenables pour un garçon de mon âge. Je suis d'accord. Je voulais savoir si elle ne trouvait pas que la robe bleue irait mieux. Je me suis abstenu. Vous voyez que je sais me tenir. J'espère cependant que nous ferons toute la lumière sur cet épisode. J'ai besoin d'y voir clair. Je n'aime pas vivre avec une jeune femme sur la conscience.

Voilà un dernier gage concernant mes origines :

Je suis né un 23 juillet, au matin, à Zurich sur la Moussontrasse. C'est à deux pas d'ici, trente minutes de marche. La nature est bien faite. J'aurais détesté naître au milieu de l'hiver lorsque la neige tombe et que le ciel est bas. Les gens comme moi ont besoin de beaucoup de lumière. Nous sommes un peu semblables aux plantes.

Le mois de ma naissance, la comète de Halley a traversé le ciel. Les photos ont été prises par un certain M. Wolf. J'en ai vu des reproductions dans un magazine dont j'ai oublié le nom – on ne peut pas se souvenir de tout, sinon c'est l'embolie cérébrale. La comète de Halley passe sous nos yeux tous les soixante-seize ans, vous pouvez vérifier. Mark Twain, qui était né en 1835, l'année d'un précédent passage, est mort peu après le passage suivant de la comète –

« périapside » dirait mon père. Parlant de la comète et de sa propre personne, Mark Twain a écrit ces lignes peu avant de mourir : *« Voyez donc ces deux monstres inexplicables ; ils sont venus ensemble, ils doivent repartir ensemble. »* Mark Twain s'exprime ainsi et c'est Eduard Einstein qu'on séquestre !

La comète de Halley sera à nouveau visible en 1986. Je ne serai plus de ce monde. Je l'apercevrai de là-haut, plus près d'elle que jamais. Je crois aux forces de l'esprit.

Je n'ai pas vu mon père le jour de ma naissance. Aux yeux d'un physicien de renom, l'apparition de la comète de Halley est un événement autrement plus marquant que la venue d'un braillard dans la ville de Zurich. Comment rivaliser avec un astre ? Je m'emploie à résoudre cette question. Je suis né à Zurich, j'ai vécu à Zurich, je mourrai à Zurich. Je tourne dans la ville sans trop m'éloigner, comme lié par une force invisible. Je serai la comète de Zurich.

Extrait de la publication

2

L'Alexanderplatz est grise et sale sous le froid de novembre. Il marche sur le trottoir, emmitouflé dans son manteau, son chapeau noir sur la tête. Au carrefour, il lui faut enjamber des flaques d'eau croupie. Il cherche du regard un taxi. Il n'aime pas arpenter les rues de Berlin au crépuscule.

Une heure auparavant, au sortir de son rendez-vous à l'Institut Kaiser-Wilhelm, il a réussi à trouver une voiture. L'auto a été bloquée près du Reichstag par une manifestation des membres du Rote Frontkämpferbund. Il a dû descendre et s'est retrouvé à quelques mètres de manifestants déployant leur drapeau rouge, avançant en ordre de marche. Il a poursuivi jusqu'à Tiergarten. Au loin, il a vu une armée de chemises brunes, fonçant en direction des manifestants aux cris de *Sieg Heil !* Il a accéléré sa course. Des nuées de jeunes gens couraient en sens inverse, semblant pressés d'en découdre. La manifestation de la veille avait compté trois morts dans les rangs communistes, tous atteints d'un stylet planté dans les

Extrait de la publication

poumons. Les SA vengeaient ainsi la mort de leur héros, Horst Wessel.

Berlin est devenu un coupe-gorge. L'année 1930 s'achève encore plus terriblement qu'elle a débuté.

Au coin une femme assise en tailleur, un bébé posé entre les jambes, tend la main, l'apostrophe. Il tire de sa poche un billet de 100 marks. La femme remercie.

Au rond-point, sur une affiche, Hitler pointe un doigt menaçant : « Le Führer redonnera son honneur à l'Allemagne ! » Une réunion est annoncée pour le samedi suivant. La salle est interdite aux juifs et aux chiens. Aux dernières élections, les nazis ont recueilli 6 millions de voix.

L'avant-veille, un camion sur la plate-forme arrière duquel se tenaient une dizaine de SA l'a dépassé. L'un des SA l'a reconnu et a hurlé : « C'est Einstein ! Dis à Klaus de s'arrêter ! » Le camion a poursuivi sa route. L'autre a vociféré : « Sale youpin ! Je reviendrai te crever ! »

Goebbels le cite dans ses discours. Il serait le numéro un sur la liste de personnalités à abattre. Le professeur Lenard, prix Nobel 1905 et ennemi de longue date, l'attaque sans répit. L'homme des sciences de Hitler organise des conférences, publie des articles d'une violence inouïe. La relativité serait une science juive, indigne de la communauté allemande. La formule $E = mc^2$ aurait été inventée par Friedrich Hasenöhrl. Une découverte aryenne.

Les agissements de Lenard constituaient l'objet de sa rencontre avec Max Planck à l'Institut. Il était

Table

Burghölzli – Alexanderplatz 9
62, Huttenstrasse..... 73
Princeton – Heldenplatz..... 109
112, Mercer Street 135
Novi Sad – Princeton 167
Nordheim..... 213
Princeton – Burghölzli..... 239
Burghölzli..... 275

Annexes 297

Extrait de la publication

Mise en page par Meta-systems
59100 Roubaix

N° d'édition : L.01ELJN000355.N001
Dépôt légal : août 2013

Extrait de la publication